Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

44 | octobre 2009
Sur un Air d'Encyclopédie

Rhétorique scientifique et régime de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie*

Adrien Paschoud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4565>
DOI : 10.4000/rde.4565
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2009
Pagination : 99-116
ISBN : 978-2-9520898-1-4
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Adrien Paschoud, « Rhétorique scientifique et régime de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 44 | octobre 2009, document 9, mis en ligne le 13 octobre 2009, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4565> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4565>

Propriété intellectuelle

Rhétorique scientifique et régime de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie*

Avant d'entrer dans le vif du sujet, une brève mise au point s'impose. Cette contribution ne portera pas sur le degré de scientificité de l'article AIR de l'*Encyclopédie*¹. Il faudrait pour cela revêtir les habits du philosophe et de l'historien des sciences – que nous ne sommes pas – pour en circonscrire avec netteté les enjeux. La démarche adoptée ici se voudrait davantage tributaire du renouvellement important qu'ont connu les travaux relatifs à l'*Encyclopédie* dans le domaine des études littéraires². Inscrits dans l'orbe naguère tracée par Roland Barthes ou Jean

1. Article AIR, dans *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des métiers* [...], Paris, 1751-1765, tome I, p. 225b-236b (orthographe modernisée). Couvrant un vaste champ scientifique (physique, chimie, astronomie, volcanologie, thermométrie, thermodynamique, météorologie, physiologie, médecine, hygiène publique, climatologie, hygrométrie, etc.), cet article premier, non signé, a été rédigé entièrement ou en partie par D'Alembert. Par souci de clarté, il ne sera pas traité dans les pages qui suivent des entrées relatives à l'air dans l'*Encyclopédie* (théologie, mythologie, « manières », peinture, musique, jardinage, fauconnerie).

2. Voir par exemple Annie Becq, « Continu et discontinu dans l'écriture de l'*Encyclopédie* : le choix de l'ordre alphabétique », dans *L'Encyclopédie et ses lectures*, éd. Claude Letellier, [Caen], Éd. de l'École normale du Calvados, 1987, p. 17-33 ; Jean Ehrard, « L'arbre et le labyrinthe », dans *L'Encyclopédie, Diderot, l'esthétique. Mélanges en l'honneur de Jacques Chouillet*, éd. Sylvain Auroux et alii, Paris, PUF, 1991, p. 233-239 ; Georges Benrekassa, « De l'*Encyclopédie* aux encyclopédies : proposer et communiquer un état du savoir », *RDE* 19 (1995), p. 157-169 ; Alain Cernuschi, « L'Arbre encyclopédique des connaissances. Figures, opérations, métamorphoses », dans *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, dir. Roland Schaer, Paris, Flammarion, 1996, p. 377-382 et, du même auteur, *Penser la musique dans l'« Encyclopédie »*. *Étude sur les enjeux de la musicographie des Lumières et sur ses liens avec l'encyclopédisme*, Paris, Honoré Champion, 2000, en particulier p. 23-53, ainsi que « La pratique concrète des encyclopédistes. Quelques perspectives sur l'étude des encyclopédies des Lumières », dans *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages Jacques Proust*, éd. Marie Leca-Tsiomis, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2008, à paraître.

Starobinski³, ces travaux demandent à prendre en compte les formes textuelles qui président à l'élaboration d'un projet philosophique et éditorial sans commune mesure au XVIII^e siècle (du moins s'est-il donné comme tel). Ce faisant, ils participent d'une réflexion plus ample qui entend faire de cet « ouvrage immense et immortel » (Voltaire) un objet historiquement construit et soumis à des substrats de discours hétérogènes, contradictoires, fragmentés. Relevant selon l'expression de Michèle Duchet d'un « ordre enchevêtré »⁴, l'*Encyclopédie* se prête remarquablement à un dialogue permanent entre les discours et les savoirs. Dans cette perspective, le traitement rhétorique de la preuve dans l'article AIR, l'un des premiers grands textes scientifiques de l'*Encyclopédie*, nous paraît être un objet d'étude de premier plan. Sans qu'il soit question d'éluder les déterminations épistémologiques qui innervent cet article en amont, nous nous proposons d'abord et avant tout d'examiner de quelle manière la preuve y est construite, organisée et légitimée, selon des procédures argumentatives tantôt conventionnelles, tantôt novatrices. L'examen attentif de l'article AIR engagera une réflexion sur les tensions, voire les apories, qui traversent indiscutablement le matériau encyclopédique et dont la configuration discursive constitue, et c'est l'hypothèse que nous voudrions formuler, un outil heuristique fécond en raison même de ses disparates.

L'administration de la preuve en sciences physiques occupe, on le sait, une place fondamentale dans la pensée des Lumières. Elle est intrinsèquement liée à un nouveau paradigme dont le point d'ancrage se situe dans le dernier quart du XVII^e siècle. Les disciplines baconiennes (optique, électricité, chaleur, magnétisme mais aussi pneumatique, c'est-à-dire l'étude des différentes sortes d'air) connaissent alors une orientation décisive sous l'impulsion de la philosophie expérimentale de Newton⁵. En dépit de son extrême technicité, cette dernière forme un puissant appareil épistémologique pour interroger les grands modèles mathématisés (optique géométrique, mécanique, astronomie ou musique) fondés sur la régularité des phénomènes. L'expérience devient dès lors un élément indispensable à l'analyse des propriétés des phénomènes physiques.

3. Roland Barthes, « Les Planches de l'*Encyclopédie* », dans *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972, p. 89-105 ; Jean Starobinski, « Remarques sur l'*Encyclopédie* », *Revue de métaphysique et de morale* 75/3 (1970), p. 284-291.

4. Michèle Duchet, *Le Partage des savoirs. Discours historique, discours ethnologique*, Paris, La Différence, 1985, p. 7.

5. Sur la notion d'expérience à l'Âge classique, nous renvoyons à la synthèse de Robert Halleux dans *La Science classique, XVI^e – XVIII^e siècles. Dictionnaire critique*, dir. Michel Blay et Robert Halleux, Paris, Flammarion, 1998, p. 511-523.

Subordonnée à une démarche inductive dans laquelle les « hypothèses, soit métaphysiques, soit physiques, soit mécaniques, soit celles des qualités occultes [...] n'ont pas de place en philosophie expérimentale »⁶, la pensée newtonienne entend écarter toute posture abstraite de vérité ; elle fera de l'analogie généralisatrice un instrument susceptible d'étendre à tous les corps en général les propositions issues de l'observation et de l'expérience. Destiné à battre en brèche l'héritage cartésien, cet impératif épistémologique sera relayé par les savants hollandais (notamment Hermann Boerhaave) et français du premier XVIII^e siècle avant d'être défendu par les éditeurs de l'*Encyclopédie* : « On ne cite des faits ; on ne compare des expériences ; on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, et à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course », lit-on dans un passage célèbre du *Prospectus* de Diderot⁷. Bien qu'elle colonise progressivement tous les domaines du savoir au XVIII^e siècle, la preuve par induction prête le flanc à de vives critiques : la réponse que les encyclopédistes apporteront à la délicate question de la genèse et de l'élaboration des connaissances dans l'esprit variera en degré et en nature (description d'un processus d'abstraction, association entre des idées particulières, recours à une sémiologie du langage). Tous s'accorderont en revanche à réfuter l'existence des idées innées au moyen de la méthode expérimentale.

Dans son ouvrage relatif à la nature du protocole expérimental à l'Âge classique, Christian Licoppe a montré qu'au sein d'un paysage scientifique traversé par d'intenses débats l'affirmation du primat de la physique expérimentale demeure tributaire des modes d'écriture et de diffusion qui la revendiquent en tant que champ de connaissances novateur⁸. Portant sur un corpus composé de publications savantes et de

6. Newton, *De Philosophiæ naturalis principia mathematica*, éd. Marie-Françoise Biarnais, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1985, p. 117. Ce n'est toutefois que dans la seconde édition des *Principia* (1713) qu'apparaît cette formulation célèbre (elle figure dans le « Scholium generale »).

7. DPV, V, 96. On n'oubliera pas que la *Cyclopædia* de Chambers est un relais essentiel de la diffusion de la physique newtonienne.

8. Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1999. Cet ouvrage s'inscrit dans un mouvement général d'étude des rhétoriques scientifiques : voir notamment Steven Shapin et Simon Schaffer (*Leviathan and the Air-Pump. Hobbes, Boyle, and the Experiment Life*, Princeton, Princeton UP, 1985), Charles Bazerman (*Shaping Written Knowledge. The Genre and Activity of the Experimental Article in Science*, Madison : London, The University of Wisconsin Press, 1988), Larry Stewart (*The Rise of Public Science. Rhetoric, Technology, and Natural Philosophy in Newtonian Britain, 1600-1750*, Cambridge, Cambridge UP, 1993).

comptes rendus expérimentaux (*Journal des Savants*, *Journal de Physique*, *Registres de l'Académie royale des sciences*, *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, *Philosophical Transactions of the Royal Society*, etc.), le livre de Licoppe part du postulat selon lequel la preuve appartient de plain-pied à un discours, mieux à une rhétorique, ce terme étant pris ici dans son sens traditionnel, celui d'un ensemble de techniques discursives visant à provoquer ou à accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment. Tout ce qui a trait à l'enchaînement des causes et des conséquences, aux circonstances de l'expérience et aux conditions de son élaboration doit être consigné *ipso facto* dans un dispositif rhétorique rigoureux qui, loin d'être un vain ornement destiné à agréer au lecteur⁹, donne à la démarche inductive son entière légitimité. En cela, la preuve est toujours enserrée dans un pacte de lecture qui unit l'auteur d'un mémoire (ou d'un traité) et le public (en d'autres termes la société ou les segments de celle-ci à qui sont adressés les écrits savants). Le lectorat est invité à valider, ou du moins à reconnaître comme probables, des pratiques matérielles, des faits, des résultats. L'enjeu est de taille puisque ce sont les conditions de validation du savoir qui sont engagées dans l'énoncé des observations et de la preuve par induction. C'est dans ce cadre épistémologique que « les stratégies persuasives revêtent d'autant plus d'importance pour des acteurs préoccupés à fonder en vérités de fait des phénomènes nouveaux dans un champ de pratiques à peine décalées du quotidien, que l'adhésion aux effets ainsi rapportés s'opère souvent à rebours du sens commun »¹⁰. Toute loi, tout axiome, tout relevé d'expérience est médiatisé par des formes discursives qui rendent possible l'accréditation d'un fait auprès d'une communauté savante : ainsi peut-on « faire voir comment la valeur de vérité dont est crédité le discours savant sur le monde physique *tel qu'il est* croît en raison directe de la vraisemblance et de l'extension de la diffusion des procédés et effets nouveaux proposés par les savants dans le corps social »¹¹. Le traitement de l'expérience interroge de manière frontale le statut du témoignage dans sa fabrication et dans sa diffusion. Qui croire ? Et sur quels critères ? L'élaboration discursive de la preuve

9. Il convient de rappeler que l'Âge classique ne récuse aucunement la rhétorique : il préconise un usage renouvelé de celle-ci, loin des afféteries et des circonvolutions d'un « obscurantisme » antérieur (celui du baroque ou du goût maniériste), et un retour aux sources antiques de l'art de persuader (Aristote, Cicéron, Quintilien). Voir Patrick Brassart, article « Rhétorique », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. Michel Delon, Paris, PUF, 1996, p. 943-946. « La pureté du style, la clarté et la précision sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, et nous espérons qu'on les y remarquera », lit-on dans le *Prospectus de l'Encyclopédie* (DPV, V, 94).

10. Ch. Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique*, o. c., p. 13.

11. *Ibid.*, p. 18.

est d'autant plus cruciale que celle-ci s'insère dans un champ hautement concurrentiel et conflictuel, celui des institutions, des cercles ou des individus détenant les savoirs.

Placées dans une perspective d'histoire de la culture, les analyses de Christian Licoppe retracent avec acuité les glissements paradigmatiques (au sens historique) sous-tendus par le récit d'expérience¹². Si on les place dans le cadre de l'*Encyclopédie*, ces analyses fournissent par analogie et contrepoint une base critique à une entreprise collective dont le statut générique est des plus problématiques, et dont les déterminations épistémologiques et discursives se caractérisent à n'en pas douter par un « éclectisme éclairé »¹³. En effet, aborder le traitement rhétorique de la preuve n'est pas chose aisée lorsqu'on se penche sur l'écheveau extraordinairement complexe que forme la figuration des savoirs dans l'*Encyclopédie*. La matière encyclopédique se conçoit, on le sait, comme un dictionnaire et comme une systématique : l'« ordre et l'enchaînement des connaissances humaines » qui définissent selon D'Alembert le principe même de l'entreprise encyclopédique sont fondés sur cette combinatoire dont on mesure l'ambition (qui répond à la métaphore de la mappemonde « des sciences et des arts »), mais également les obstacles. L'*Encyclopédie* est à bien des égards un véritable montage textuel qui élabore un savoir éclaté, et dont les strates s'enchevêtrent de manière inégale. En ce sens, le grand œuvre des Lumières relève davantage de la fragmentation que de l'unité, contrairement à l'image longtemps véhiculée – et construite de toutes pièces – d'une entreprise vouée à l'ordre tout puissant de la raison, incarnant à elle seule l'« esprit éclairé » du xviii^e siècle français. Cela tient d'une part à l'usage massif de la compilation et de la polygraphie (transcription à l'identique, adjonction de citations ou de précisions, éviction de données jugées périmées, etc.) auquel ont recours les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, et, d'autre part, à l'écart que l'ouvrage instaure entre le monde intelligible (D'Alembert parle explicitement d'« univers littéraire ») et le monde visible¹⁴. En transposant la prolifération du réel dans un espace textuel figé, l'*Encyclopédie*

12. Nous évitons à dessein d'utiliser la terminologie foucauldienne. Bien qu'il reconnaisse sa dette envers l'auteur des *Mots et des choses*, Ch. Licoppe prend en effet ses distances par rapport à une conception de l'histoire des sciences fondée sur des « ruptures épistémiques ».

13. A. Cernuschi, *Penser la musique dans l'« Encyclopédie »*, o. c., p. 651.

14. C'est du moins ce qui apparaît dans l'article ENCYCLOPÉDIE de Diderot. Sur les apories que présente l'encyclopédisme des Lumières, voir Jacques Proust, « Diderot et les problèmes du langage », dans *L'Objet et le texte*, Genève, Droz, 1980, p. 15-37. À propos des phénomènes de transcription et de recomposition, voir Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'« Encyclopédie »*. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique, SVEC 375, Oxford, The Voltaire Foundation, 1999, en particulier p. 196-214.

– et il y a là un puissant paradoxe – semble invalider d'emblée la tâche qui est la sienne : cette œuvre ne peut être qu'une saisie imparfaite et provisoire des savoirs. Pourtant, dans le même temps, la forme du dictionnaire (et donc de l'arbitraire alphabétique), doublé du système des renvois, donne au projet encyclopédique toute sa portée épistémologique : ce qui est figé par l'écriture, et ainsi consigné dans les rets de la raison, donne à voir ce qui demeure encore à explorer. Comme le souligne Alain Cernuschi, « ce qui se trouve idéalisé [...] c'est le statut des discours de savoir, qui reproduiraient dans leur écart stylistiques, comme mimétiquement, les marques distinctives qui font le chatoiement de cette inépuisable complexité du monde »¹⁵. Dans cette optique, la profusion des renvois – plus d'une centaine dans le cas de l'article AIR – témoigne d'une conception dynamique des processus de connaissance et accompagne les savoirs en voie de constitution : l'*Encyclopédie* constitue à cet égard une véritable expérimentation de la mise en relation des savoirs. S'il n'est pas demandé à l'œuvre encyclopédique de se placer au faîte des sciences, il échoit en revanche à ses auteurs de se comporter en « modernes », c'est-à-dire se livrer à l'analyse réflexive de l'art de transmettre une somme de connaissances. On sait du reste ce que Diderot et D'Alembert doivent sur ce point à Chambers, lequel concevait le savoir en tant qu'entité mobile, « relativement, dans les rapports mutuels [des diverses matières] »¹⁶.

Le traitement rhétorique de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie* traduit de manière exemplaire cette tension qui veut qu'une démarche surplombante, fondée sur la propension à reproduire l'intelligibilité du réel, ne puisse se départir d'un régime de pensée heurté et protéiforme. Reposant presque exclusivement sur l'article éponyme de la *Cyclopædia* de Chambers¹⁷, l'article AIR juxtapose en effet des modèles paradigmatiques en inadéquation les uns avec les autres. Énoncée de façon éclatée ou faisant partie intégrante d'une démonstration en plusieurs points, l'administration de la preuve renvoie de manière générale au moins à trois types d'opérations : 1 / un mode de composition centré sur le regroupement et la confrontation d'expériences, lesquelles accompagnent l'examen des différentes composantes de l'air ; 2 / une procédure de vérification et de contrôle fondée sur le caractère reproductible de

15. A. Cernuschi, *Penser la musique dans l'« Encyclopédie »*, o. c., p. 33.

16. Chambers, « Préface » de la *Cyclopædia*, RDE 37 (2004), p. 34 (trad. Michel Malherbe).

17. Soixante-neuf des quatre-vingt-un paragraphes que compte l'article AIR de l'*Encyclopédie* sont empruntés à l'ouvrage du savant anglais (il ne s'agit vraisemblablement pas de l'édition de 1728 de la *Cyclopædia*, mais d'une édition parue entre 1738 et 1743).

l'expérience, dont la nature se rapproche d'une pédagogie scientifique (sans pour autant revêtir la forme du traité) ; 3 / une configuration de savoir admise sans contrôle empirique, mais dont la valeur explicative est donnée comme indubitable.

1 / Lié à l'élaboration d'un savoir relatif à la composition de l'air (objet d'une attention extrême dans le monde scientifique depuis le xvii^e siècle en raison des débats autour du vide et de la pesanteur des corps), le récit de la preuve entend fonder en vérité des phénomènes préalablement soumis à l'expérimentation et à l'observation. Formé d'ilots textuels de longueur variable, l'article AIR offre un exposé substantiel, bien qu'inégalement hiérarchisé, des composantes de l'air. L'accent est mis sur certaines découvertes décisives – celles d'un Torricelli, d'un Boyle ou d'un Newton¹⁸ – dans un espace discursif qui retrace parfois avec minutie le cheminement de la connaissance :

M. Halley assure dans les *Transactions philosophiques*, en conséquence d'expériences faites à Londres, et d'autres faites à Florence dans l'Académie del Cimento, qu'on peut en toute sûreté décider qu'il n'y a pas de force capable de réduire l'air à un espace huit cents fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement sur la surface de notre terre. Et M. Amontons combattant le sentiment de M. Halley, soutient dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, qu'on ne peut point assigner de bornes précises à la condensation de l'air. [...] L'expérience que nous venons de rapporter de M. Hales, prouve du moins que l'air peut être plus condensé que ne l'a prétendu M. Halley. (*Enc.*, I, 231b)

Épousant débats et polémiques, cette cascade de références savantes (noms de scientifiques, ouvrages, mémoires, etc.) a pour effet de réfracter syntaxiquement la complexité de l'objet traité. Le texte donne en effet la mesure des diverses opinions sur un champ de connaissance, tout en privilégiant une perspective jugée dominante, tempérée seulement par un « du moins ». Le récit de l'expérience permet en d'autres termes de trancher en matière de différend scientifique ; il comporte ici une fonction rhétorique *pro et contra*, c'est-à-dire la confirmation ou l'invalidation

18. L'expérience de Torricelli, conduite sous sa direction par Viviani, est effectuée au printemps 1644. Elle connaît une large diffusion dans les milieux parisiens, grâce aux travaux de Mersenne et aux contributions de Descartes, de Gassendi et surtout de Pascal. Boyle a mené plusieurs expériences sur le vide au moyen d'une pompe à air et a voulu prouver que les phénomènes déterminés, comme l'élévation du mercure dans le tube de Torricelli, étaient dus à la pression de l'air. Les résultats de Boyle furent vivement contestés par le jésuite Francis Hall, dit Linus (voir *infra*). Newton avait soutenu que les fluides élastiques étaient constitués de particules qui, mues par une force répulsive, agissaient sur les particules voisines. Les newtoniens ont adopté le principe des fluides élastiques afin de rendre compte de la composition de l'air.

d'une proposition. Si la matière encyclopédique défend bien évidemment la valeur explicative de la preuve par induction, elle n'occulte toutefois pas la fragilité des résultats obtenus : un ensemble substantiel de modalisations met l'accent sur la nature relative des faits rapportés (« il paraît », « il paraîtrait », « on dirait », « il y a encore lieu de douter », etc.). Car la négociation discursive de la preuve est délicate au vu des obstacles considérables auxquels se heurte la démarche empirique : le protocole expérimental est parfois faussé, la consignation des données observées se révèle erronée, l'hypothèse de départ est insuffisante ou mal formulée¹⁹... Sans un contrôle minutieux des procédures de construction de la preuve, la connaissance se voit entravée. Il est par conséquent indispensable de prendre en compte l'ensemble des variations d'un élément et de ne pas taire les données propres à remettre en question l'interprétation des propriétés d'un phénomène (c'est ce que Newton énonçait déjà dans la règle IV du « Scholium generale » des *Principia*). Ainsi, par exemple, l'article AIR relate-t-il avec une admiration non feinte les expériences menées par Boyle et ses disciples, tout en précisant d'emblée qu'il « ne faut pas regarder [la] règle [de Boyle] comme parfaitement exacte » (*Enc.*, I, 230b)²⁰. Peut-être le goût du spectaculaire s'inscrit-il également dans la volonté de rendre compte des avancées de la physique expérimentale tout en soulignant ses manques et de ses limites. De nombreuses expressions renvoient à la dimension extraordinaire de l'air et de ses divers composés (« faculté prodigieuse », *Enc.*, I, 232b ; « efficacité merveilleuse de l'air », *Enc.*, I, 234a), et, par conséquent, à la faiblesse de l'esprit humain (il s'agit là bien évidemment d'un *topos* éprouvé de la littérature scientifique de l'époque). Dans une évocation saisissante qui mêle création et destruction, l'auteur de l'article AIR imagine le spectacle cataclysmique que la nature pourrait offrir à celui qui la contemple :

Comme il est prouvé que plus l'air est comprimé, plus le même degré de feu augmente la force de son ressort et le rend capable d'un effet d'autant plus grand [...] ; nous en pouvons inférer qu'un degré de chaleur qui dans

19. Voir sur ce point l'article HYPOTHÈSE dans lequel sont définis les préceptes qu'il convient d'appliquer afin de conduire une expérience dans les meilleures conditions. D'Alembert reproche à Descartes d'avoir versé dans le roman scientifique : « Il y a deux excès à éviter au sujet des *hypotheses*, celui de les estimer trop, et celui de les proscrire entièrement. Descartes, qui avait établi une bonne partie de sa philosophie sur des *hypotheses*, mit tout le monde savant dans le goût de ces *hypotheses*, et l'on ne fut pas longtemps dans celui des fictions. » (*Enc.*, VIII, 417b)

20. Rappelons que D'Alembert qualifie Boyle de « père de la physique expérimentale » (*Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, éd. Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2000, p. 133).

notre orbe ne produirait qu'un effet modéré, en produirait un beaucoup plus violent dans un orbe inférieur ; et que comme il peut y avoir dans la nature bien des degrés de chaleur au-delà de celle de l'eau bouillante, il peut y en avoir dont la violence fécondée du poids de l'air intérieur soit capable de mettre en pièces tout le globe terrestre. (*Enc.*, I, 232b)

Ce régime de preuve, qui comble par la spéculation l'écart qui sépare philosophie rationnelle et philosophie expérimentale (en recentrant la première sur les résultats de la seconde), est peut-être subordonné à un genre scientifico-littéraire déjà vieux de près d'un siècle qui s'intéresse aux descriptions physiques et historiques de la Terre²¹. Il s'agit d'envisager le globe terrestre comme un tout et de rendre compte des phénomènes observables à une échelle non plus locale mais planétaire, afin d'en déterminer les lois physiques, ce qui, dans le cas présent, autorise l'expérience de pensée. Le relevé d'une observation autorise le transfert des connaissances acquises à des cas non encore envisagés. Ce qui ressort ici c'est le fait que les propriétés de l'air demeurent inconnues et qu'elles suggèrent, au-delà des données de l'expérience, l'impossibilité théorique de soumettre l'univers à un principe d'ordre de l'être et de l'essence :

Quant à la nature et la substance de l'air, nous n'en savons que bien peu de chose ; ce que les auteurs en ont dit jusqu'à présent n'étant que de pures conjectures. Il n'y a pas moyen d'examiner l'air seul et épuré de toutes les matières qui y sont mêlées ; et par conséquent, on ne peut pas dire quelle est sa nature particulière, abstraction faite de toutes les matières hétérogènes, parmi lesquelles il est confondu. (*Enc.*, I, 226a)

C'est en d'autres termes à une leçon de prudence épistémologique qu'est convié le lecteur. Si la participation de ce dernier est importante, elle n'est toutefois pas prépondérante dans la mesure où le régime de la preuve réside dans le seul énoncé du fait scientifique, lui-même cautionné par une haute institution ou par une référence à un ouvrage savant :

Nous pouvons ajouter ici une observation de l'Académie Royale des Sciences, qui est que l'élasticité est si éloignée d'être la qualité constitutive de l'air, qu'au contraire s'il se joint à l'air quelques matières hétérogènes, il devient plus élastique qu'il ne l'était dans toute sa pureté. Ainsi M. de Fontenelle assure en conséquence de quelques expériences faites à Paris

21. Voir Jacques Roger, « La Théorie de la Terre », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 26 (1973), p. 23-48 ; voir plus généralement Gabriel Gohau, *Les Sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1990.

par M. de la Hire, et à Boulogne par M. Stancari, que l'air rendu humide par le mélange des vapeurs, est beaucoup plus élastique et plus capable d'expansion, que quand il est pur ; et M. de la Hire le juge huit fois plus élastique que l'air sec. *Hist. de l'Acad. An. 1708. (Enc., I, 227a)*

Le lecteur est placé en tant que spectateur lointain de l'expérience ; il est pris en charge par un énonciateur neutre qui occupe la position d'une instance universelle, capable de relater simultanément ce qui se passe dans le lieu d'expérimentation comme s'il y était présent, et, par conséquent, de retracer les avancées du savoir pour le recadrer ensuite dans un espace théorique plus large. Même s'il est présenté de manière partielle, l'énoncé de la preuve est porteur d'une forme d'autorité (certes relative) qui est défermée à l'écriture du protocole expérimental. Sur ce point, les éditeurs de l'*Encyclopédie* ne s'éloignent aucunement des intentions qui présidaient à l'élaboration de la *Cyclopædia* de Chambers dans laquelle il n'était pas question – hormis en de rares cas – de reproduire dans le détail les conditions d'expérimentation indispensables à l'élaboration d'un axiome :

Il en aurait suffi de moins pour montrer pourquoi, dans le cours de cet ouvrage, nous avons en général omis l'appareil des démonstrations et des expériences et donné les doctrines dans leur pureté, dégagées de tout ce qui ne leur était pas essentiel. Par exemple, les expériences qui ont conduit à la théorie de la lumière et des couleurs, à quoi ressembleraient-elles sinon à un échafaudage monté devant un bel édifice, brisant et coupant la vue et cachant la plupart des beautés de l'œuvre ? Un tel échafaudage serait, il est vrai, utile aux connaisseurs qui pourraient vouloir examiner l'ouvrage, mesurer les proportions des différentes parties et vérifier que chaque pierre a été bien posée. Mais pour le plus grand nombre, ce serait plutôt une entrave qui jouerait au détriment de l'édifice²².

En rendant compte même imparfaitement des conditions qui ont permis une découverte décisive, le récit d'expérience se suffit à lui-même par le seul fait qu'il soit narré. Usant de métaphores architecturales et esthétiques, il participe de fait à un idéal de pureté et de clarté que viendrait compromettre tout compte rendu exhaustif de l'expérience. C'est la perspective d'ensemble, non le détail, qui est privilégiée.

2 / L'article AIR convoque un régime de preuve *a priori* opposé, mais en réalité complémentaire, à celui que nous venons de décrire, dont la notion de reproductibilité est le point nodal. Le protocole expérimental n'est pas décrit de manière statique ou factuelle : la transcription

22. « Préface » de la *Cyclopædia* de Chambers, *RDE* 37 (2004), p. 75-76.

de celui-ci engage au contraire une forte sollicitation du lecteur. Ce dernier est invité par de nombreux impératifs – mais c’est le plus souvent sous le régime de l’expérience de pensée – à reproduire par lui-même les expériences décrites : « prenez », « supposons », « ôtez cet équilibre et vous verrez », « ajoutez », etc. L’article AIR opère sur ce point des changements significatifs sur le plan de l’énonciation par rapport à l’ouvrage de Chambers. La preuve par l’expérience traverse bien évidemment l’article AIR de la *Cyclopædia*, mais on n’y trouve pas en revanche d’impératifs ; les expériences liées aux composantes de l’air sont restituées sans que le lecteur soit sollicité par une injonction. Un exemple suffira à le montrer :

Further, a Tube close at one end immersed in a bassin of the same fluid ; and thus erected: the Mercury in the tube will be suspended to the height of about 30 inches above the surface of that in the bassin²³.

Voici comment ce passage est restitué dans l’*Encyclopédie* :

Autre expérience : Prenez un tuyau fermé par un bout, emplissez-le de mercure, plongez-le par le bout ouvert dans un bassin plein du même fluide, et le tenez droit ; le mercure sera suspendu dans le tuyau à la hauteur d’environ 27 à 28 pouces [...]. (*Enc.*, I, 228b)

Afin d’être opératoire, l’expérience doit être répétée dans des contextes différents par des protagonistes différents. Le lecteur sera susceptible d’en découper des portions à des fins polémiques, en modifiant parfois les séquences d’expérimentation, en déformant le protocole expérimental, en rompant la relation entre les faits observés et les procédures d’expérimentation. Il est ainsi appelé à rejoindre une « communauté d’expérimentation » dont la fonction est d’accréditer l’expérience et de valider les résultats obtenus, participant en cela à une désingularisation et à une délocalisation de l’expérience proprement dite (celle-ci n’est attachée ni à un individu, ni à un lieu et à un temps déterminés). Le phénomène n’est plus subordonné à une seule occurrence particulière ; il dépend désormais, pour être légitimé en tant que pleine découverte, du caractère reproductible de l’expérience. Le statut même du récit de la preuve acquiert une dimension inédite dans la mesure où il doit permettre la vérification *a posteriori* d’un fait, d’un résultat, d’une conclusion. L’article AIR fait donc apparaître en corollaire la réception problématique et problématisée du récit d’expérience. Comment une expérience

23. Chambers, *Cyclopædia, or, An Universal Dictionary of Arts and Sciences* [...], London, 1728, article AIR, tome I, p. 50.

isolée peut-elle servir de certitude ? À quelles conditions doit satisfaire une expérience pour qu'elle puisse acquérir une valeur universelle par le principe de l'analogie et appuyer ainsi la formulation d'axiomes (comme c'était le cas dans *Le Traité d'optique* de Newton) ?

On perçoit donc que les injonctions faites au lecteur sont bien davantage qu'un procédé rhétorique somme toute fort conventionnel. En effet, et à notre sens, le soin que prend l'article AIR à inscrire le lecteur dans les procédures expérimentales porte les traces d'un nouveau régime de scientificité, né de la volonté de soustraire l'administration de la preuve par induction aux seuls cercles savants et, par là-même, de la faire entrer dans une sociabilité plus large, désormais capable d'accréditer les faits relatés²⁴. Rappelons qu'avant l'avènement de la philosophie expérimentale newtonienne – à laquelle se mêle l'héritage lockien fondé sur une philosophie du sens commun – le savoir est encore tributaire des élites (les princes, les puissants) qui le cautionnent. En créant l'Académie royale des sciences, la monarchie absolue donne à la physique expérimentale une diffusion sans précédent : d'abord fermées, les séances de l'Académie s'ouvrent à un public mondain, une à deux fois par an²⁵. On invite de hauts personnages à assister à des expériences (le Roi y assiste parfois) : celles-ci sont montrées comme des curiosités au sens que ce terme revêt dans la culture de l'âge classique²⁶. La valeur persuasive dépend du prestige des participants et des autorités censés accréditer les faits observés. Ceux-ci sont parfois consignés dans le *Journal des Savants* (fondé en 1665), lequel s'adresse avant tout à une élite aristocratique. Dans le courant du XVIII^e siècle, et sans qu'il soit question de minimiser la part prépondérante qu'occupe l'Académie Royale des Sciences dans la diffusion des savoirs en France, la demande de littérature scientifique (mémoires, lettres, articles, périodiques, traités, etc.) s'accroît. Le récit d'expérience connaît alors un lectorat plus grand et socialement plus différencié : « La valeur persuasive des récits d'expérience dépend de moins en moins du prestige des participants ou de la rareté des événements rapportés, mais plutôt de la valeur intrinsèque de

24. Le propos qui suit ne saurait se limiter aux seuls articles portant sur la physique. Il conviendrait de mener une enquête plus étendue sur les usages de l'injonction dans l'*Encyclopédie*, notamment dans les articles consacrés à la médecine, à la morale, aux métiers, etc. Je remercie Irène Passeron de m'avoir suggéré cette piste.

25. Voir l'ouvrage classique de Roger Hahn, *The Anatomy of Scientific Institution. The Paris Academy of Sciences (1666-1803)*, Berkeley, University of California Press, 1971.

26. Réédités tout au long du XVIII^e siècle, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) de Fontenelle illustrent l'intérêt que portent les élites aristocratiques à la diffusion du savoir astronomique en la personne de la Marquise fort désireuse d'être instruite.

la preuve, c'est-à-dire du caractère universel des faits rapportés »²⁷. Le régime de la preuve spectaculaire et locale est concurrencé, voire supplanté, par un régime de la preuve fondé sur la reproductibilité. Ce paradigme a partie liée à la redéfinition radicale que proposent les travaux de Réaumur en matière de thermométrie notamment : le fait d'expérience est qualifié comme tel en vertu même de son caractère reproductible en tous lieux et en toutes circonstances, à moins bien entendu qu'une autre tentative d'accréditation d'un phénomène ne contredise l'épreuve expérimentale précédemment menée.

On ne saurait dès lors être surpris que l'article AIR fasse tomber dans le plus grand discrédit les savants dont la démarche est contraire au caractère reproductible de l'expérience. Il en est ainsi de Jean-Baptiste Van Helmont (1579-1644), ce savant qui s'est retiré dans l'étroitesse de son laboratoire de chimie (*Enc.*, I, 234a) et dont l'expérience du saule, copiée de Nicolas de Cues, est restée célèbre. Lointain disciple de Paracelse dont il propose une interprétation marquée par les notions de fermentation et d'*alkahest* (dissolvant universel), Van Helmont « fait un grand secret de chimie » (*Enc.*, I, 234b). Le savoir que ce mystique rêveur dispense à propos des propriétés de l'air ne peut être ni partagé ni reproduit empiriquement²⁸. À la figure de Van Helmont – qui avait cru fabriquer de l'or – s'opposent les qualificatifs qui désignent les savants « éclairés » : Boyle est appelé « philosophe » au sens que le XVIII^e siècle éclairé a donné à ce terme (*Enc.*, I, 226a), ce qui s'entend aisément car le savant anglais a privilégié la méthode expérimentale lors de polémiques parfois vives, notamment contre Hobbes ou contre le jésuite Francis Hall, dit Linus (ce dernier contesta les résultats de Boyle et mena diverses expériences grâce à une pompe à air de son invention ; il expliquait la propriété du mercure comme un *funiculum*, c'est-à-dire un fil invisible constitué des vapeurs raréfiées du mercure au-dessus de la matière liquide)²⁹. On trouve également dans l'article AIR les expressions « philosophes modernes » ou « quelques naturalistes curieux et pénétrants » (*Enc.*, I, 226a et 235b). Newton, dont les thèses sont âprement

27. Danielle Chaperon et Claude Reichler, « L'expérience et son traitement dans la science et dans la fiction aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Pratiques* 107/108 (2000), p. 38.

28. On notera cependant que Van Helmont a exercé une influence non négligeable sur le vitalisme français. Bordeu lui reconnaît le mérite d'avoir « débarrassé la médecine de tous les oripeaux superflus » (*Recherches sur quelques points de l'histoire de la médecine* [...], Liège et Paris, Cailleau, p. 94). Voir Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France*, SVEC 381, Oxford, The Voltaire Foundation, 2000, p. 42-48.

29. Voir S. Shapin et S. Schaffer, *Leviathan and the Air-Pump. Hobbes, Boyle, and the Experiment Life*, o. c., p. 22-79 (chap. II : « Seeing and believing: the experimental production of pneumatic facts »).

combattues par les tenants du cartésianisme³⁰, occupe bien évidemment une place de premier plan : qualifié également de « philosophe », le savant anglais est érigé en une sorte de *deus ex machina*³¹, bien que, par ailleurs, l'article AIR fasse part des obstacles importants que rencontre le newtonisme en matière d'élasticité des fluides (*Enc.*, I, 226-227).

3 / La forte sollicitation du lecteur que suscitent les récits d'expérience précédemment évoqués rend d'autant plus surprenante *a priori* la présence d'un régime de preuve diamétralement opposé. En effet, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, l'article AIR convoque ce que nous appellerons la preuve *per se* :

De plus, quand un animal mort reste exposé à l'air, toutes ses parties s'évaporent et se dissipent bientôt ; de sorte que la substance dont était composé un animal, un homme par exemple, un bœuf ou tout autre, se trouve presque toute convertie en air.

Voici une preuve entre mille autres, qui fait bien voir que l'air se charge d'une infinité de particules excrémenteuses ; on dit qu'à Madrid, on n'est point dans l'usage d'avoir des privés dans les maisons ; que les rues en servent la nuit : que cependant l'air enlève si promptement les particules fétides, qu'il n'en reste aucune odeur le jour. (*Enc.*, I, 227b, nous soulignons)

Curieux exemple censé accréditer un phénomène naturel pour ainsi dire laissé à lui-même. Sans doute les questions d'hygiène publique qui traversent l'article AIR (mais que l'on retrouve dans d'autres articles, ceux du médecin montpelliérain Ménuret de Chambaud par exemple) suffisent-elles aux yeux de l'encyclopédiste à entériner les faits rapportés, soutenus par un « on dit ». Remarquons cependant que le texte semble disqualifier la validité de son énoncé car la formulation hyperbolique « entre mille autres » a pour effet d'occulter d'emblée toute vérification empirique (on relèvera du reste que l'amplification est un procédé rhétorique récurrent : « Nous avons une infinité de preuves de cette propriété par les expériences » (*Enc.*, I, 228a))³². L'encyclopédiste a ici

30. Voir Jean Ehrard, *L'Idee de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 (1963), p. 146-157.

31. On sait qu'en France les *Lettres philosophiques* (1734) et surtout les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738) de Voltaire (vingt-six éditions de 1738 à 1785) contribuent puissamment à asseoir la renommée du savant anglais. Rappelons également l'éloge que D'Alembert fait de Newton dans l'article EXPÉRIMENTAL : « Newton parut, et montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avaient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la géométrie dans la physique et de former, en réunissant l'expérience au calcul, une science exacte, profonde, lumineuse et nouvelle : aussi grand du moins par ses expériences d'optique que par son système du monde, il ouvrit de tous côtés une carrière immense et sûre [...] » (*Enc.*, VI, 299b)

32. L'expression « infinité de preuves » revient à la page 230a.

recours au mode d'attestation par l'autorité du témoin quand rien n'interdit *a priori* d'accepter tel ou tel phénomène surprenant en dépit (ou à cause) du caractère excédentaire de la nature. Les faits rapportés acquièrent en somme une pertinence par le seul fait qu'ils ne contredisent pas les critères d'établissement du vraisemblable. Cela est d'autant plus frappant lorsqu'on songe aux développements substantiels qui caractérisent par ailleurs certains récits d'expérience. Dans d'autres cas, au contraire, des figures de savants sont convoquées, mais elles proviennent d'horizons fort éloignés :

On sait que le fer et le cuivre se dissolvent aisément et se rouillent à l'air, à moins qu'on ne les garantisse en les enduisant d'huile. Boerhaave assure avoir vu des barres de fer tellement rongées par l'air, qu'on les pouvait mettre en poudre sous les doigts. Pour le cuivre, il se convertit à l'air en une substance à peu près semblable au ver-de-gris qu'on fait avec le vinaigre. *Voyez FER, CUIVRE, VERD-DE-GRIS, ROUILLE, etc.*

M. Boyle rapporte que dans les régions méridionales de l'Angleterre, les canons se rouillent si promptement, qu'au bout de quelques années qu'ils sont restés exposés à l'air, on en enlève une quantité considérable de crocus de mars.

Acosta ajoute que dans le Pérou l'air dissout le plomb, et le rend beaucoup plus lourd ; cependant l'or passe généralement pour ne pouvoir être dissous par l'air, parce qu'il ne contracte jamais de rouille, quelque longtemps qu'on l'y laisse exposé. La raison en est que le sel marin, qui est le seul menstrue capable d'agir sur l'or, étant très difficile à volatiliser, il n'y en a qu'une très petite quantité dans l'air à proportion des autres substances. Dans les laboratoires de chimie, où l'on prépare l'eau régale, l'air étant imprégné d'une grande quantité de ce sel, l'or y contracte de la rouille comme les autres métaux. *Voyez OR, etc. (Enc., I, 234a-b)*

Boerhaave et Boyle, qui jouissent d'un grand prestige au vu des avancées scientifiques qu'ils ont amenées, côtoient dans le même périmètre textuel et sans qu'aucune transition soit marquée le jésuite Joseph de Acosta, un chroniqueur espagnol de la seconde moitié du xvi^e siècle, auteur d'une monumentale *Histoire naturelle des Indes occidentales* [1588], qui sera lue par Voltaire notamment. Les paragraphes manquent alors à établir une hiérarchie tranchée des postures de savoir ou des individus détenant celui-ci : les faits rapportés reposent tantôt sur une instance énonciative surplombante – « on sait », « on dit » – tantôt sur la valeur de témoignage du sujet observant. La *dispositio* même de l'article se trouve ici syncopée dans la mesure où elle rompt le fil chronologique des faits relevés (les expériences de Boyle sont pour la plupart antérieures à celles de Boerhaave) ; elle a également pour effet d'éluder les conditions dans lesquelles les observations ont été menées (les indications spatiales

ou temporelles sont peu nombreuses, voire inexistantes) ; elle semble se situer en outre à la croisée de deux configurations de savoir *a priori* opposées et héritées de l'épistémologie baconienne : l'expérience conduite artificiellement (*natura vexata*) et l'observation de la nature exempte de toute intervention de l'homme (*natura libera*). En réifiant l'infinie diversité des phénomènes naturels, l'article AIR tente une saisie des connaissances ; cependant, par sa dimension fragmentaire – tant du point de vue discursif qu'épistémologique –, il opère des voisinages inédits et des filiations imprévues, anticipant ce que Diderot nommera le « tout continu » de la « contexture » (*Enc.*, IV, 113a) de l'*Encyclopédie*.

Au terme de ce parcours plusieurs constats s'imposent. La première adresse de l'article AIR de l'*Encyclopédie* se caractérise, nous l'avons vu, par des configurations de discours d'une grande hétérogénéité. Elle se déploie selon un principe d'étoilement, que renforce le système des renvois, et offre une reformulation des savoirs soumise à la fragmentation et à la discontinuité. Un paradigme fondé sur l'expérience et la reproductibilité est restitué, sans pour autant que soient érudés des substrats de savoir plus anciens dont la validité n'est pas remise en question, là où un mémoire ou un traité tendraient à assigner une place stable aux régimes de preuve. Cela ne saurait nous surprendre dans la mesure où l'économie interne de la matière encyclopédique, ce que Jacques Proust appelait la « facture » de l'*Encyclopédie*³³, rend problématique un régime unifié d'intelligibilité. D'une certaine manière, le traitement rhétorique de la preuve manque à donner une puissance structurante à l'article lui-même. Peut-être ce dernier apparaît-il encore trop précocement pour appartenir de plain-pied à une plus ample réflexion sur les processus de fabrication des savoirs³⁴ et il faudra attendre l'article ENCYCLOPÉDIE pour qu'un pas décisif soit franchi. Mais en brouillant les codes de lisibilité de l'induction, l'article AIR participe – certes

33. J. Proust, *L'Objet et le texte*, o. c., p. 11. Le terme de « facture » désigne la confection du texte encyclopédique, conçu comme une entreprise collective traversée par de puissantes déterminations éditoriales.

34. Ajoutons, sans avoir le temps d'approfondir cet aspect, que l'article AIR du *Supplément à l'Encyclopédie* examine les procédures de connaissance dans un long et substantiel développement, là où l'article AIR de l'*Encyclopédie* accorde une place importante mais non prépondérante à ces enjeux. Répondant de près à l'actualité de son temps, le *Supplément* défend ardemment l'hypothèse phlogistique ; dû à Guyton de Morveau, il paraît quelques années avant que les travaux de Lavoisier, et plus particulièrement la publication de la *Méthode de nomenclature* (rédigée en collaboration avec Berthollet et Fourcroy), puis dans la foulée le *Traité élémentaire de chimie* (1789), ne portent un coup fatal au phlogistique, lequel avait fourni pendant près d'un siècle un principe d'une grande puissance explicative. Il y a donc un paradoxe dans la mesure où, au moment même où le *Supplément* affirme la primauté du phlogistique, celui-ci apparaît comme un mode d'explication périmé.

modestement – des fondements épistémologiques de cette œuvre à venir que définissait déjà le *Prospectus* : « [L'arbre des connaissances est] le premier pas [...] vers l'exécution raisonnée et bien entendu d'une encyclopédie »³⁵. Pourtant, et corrélativement, la nature hybride de la preuve génère des effets de persuasion qui s'accordent en quelque sorte aux lectorats visés : les cercles savants y trouveront leur compte s'agissant des débats scientifiques et des avancées techniques ; l'honnête homme satisfera sa curiosité en suivant le déroulement d'une expérience, le fonctionnement d'une machine, le principe d'un élément naturel... L'article AIR répond en cela à un « horizon d'attente » au sens que l'esthétique de la réception, emmenée par Hans Robert Jauss et ses continuateurs, a donné à ce terme en critique littéraire, c'est-à-dire l'ensemble des conventions qui caractérisent et conditionnent les compétences du lectorat (considéré comme une entité collective) à une période donnée³⁶. En somme, l'article AIR joue de l'écart qui le caractérise en tant que texte scientifique et en tant que compte rendu de textes scientifiques, même s'il peut paraître par endroits en relatif décalage avec les paradigmes qu'il énonce. Adressé à un lectorat composite, son mode de composition témoigne dans tous les cas d'une puissante capacité d'absorption et de réfraction des savoirs : l'administration de la preuve répond à la texture d'un article qui se montre tour à tour historique et critique, synchronique ou diachronique, sans néanmoins qu'aucune de ces orientations ne soit clairement privilégiée. Qu'ils soient intentionnels ou impensés, les effets de sens s'en trouvent dans tous les cas démultipliés. Or, loin d'invalider le projet encyclopédique énoncé dans le *Discours préliminaire*, la dimension polyphonique de l'article AIR accompagne une démarche épistémologique dont la volonté de complétude se trouve légitimée par son impossibilité même.

Adrien PASCHOUD

Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (FNS)

35. DPV, V, 90.

36. Voir Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.